Hommage à deux amis

Autor(en): **Bourquin, Francis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **85 (1982)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550108

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Hommage à deux amis

par Francis Bourquin

Pour Henri Devain, à l'occasion de ses 70 ans

Septuagénaire, Henri Devain ? J'ai peine à y croire. Il est vrai que, si on ne se voit pas soi-même vieillir, on ne se figure guère non plus que prennent de l'âge les amis qui, établis loin de nous, vivent surtout en nous par la mémoire du cœur. Mais le compte y est bien puisque, son cadet de dix ans, j'ai maintenant atteint la soixantaine...

Mon premier souvenir d'Henri Devain date de 1937, lors du centenaire de l'Ecole normale de Porrentruy. Elève de la plus récente volée admise dans cet établissement, j'assistais, avec une sorte d'ébahissement ému, aux cérémonies et manifestations qui marquaient le centième anniversaire d'une institution dont j'ignorais tout avant de m'y être présenté parmi un contingent de vingt-quatre candidats venus de tout le Jura. Ce qui me frappait le plus, c'était l'abondance et la diversité de talents dont faisaient preuve d'anciens élèves : les uns jouant une pièce de théâtre de notre professeur de français, d'autres interprétant un quatuor (ou était-ce un quintette ?) d'Albert Béguelin, d'autres encore... Et c'est là que je revois Henri Devain, sur scène avec son ami Jean-Roland Graf, tous deux débitant un dialogue en vers dont il était l'auteur et qui, évoquant des impressions et souvenirs d'étudiant, me semblait, si ma mémoire n'est pas trop faillible, à la fois plein d'esprit et d'émotion. J'ai longtemps rêvé, dans les jours qui suivirent, à ce pouvoir d'intéresser et même de subjuguer les foules que détient celui qui, par la magie du verbe, restitue vie et présence aux saisons d'un passé périmé, les soustrayant ainsi à l'oubli et à la mort.

Par la suite, j'eus avec Henri Devain, à l'occasion de l'un ou l'autre bal de Stella jurensis, quelques contacts qui me révélèrent ses qualités de joyeux compagnon, d'épicurien sensible aux charmes de l'amitié autant

qu'à ceux de la table. Plus tard, devenu à mon tour instituteur et enseignant dans le même district (lui à Plagne puis à La Ferrière, moi à Villeret), j'ai retrouvé avec un double plaisir l'homme, lors de rencontres corporatives, et le jongleur de rimes, au gré des livres qu'il s'était mis à publier.

L'œuvre

Ce fut d'abord *A l'enseigne de la rime*[1], un recueil qui, fait essentiellement de poèmes à forme fixe, marquait chez son auteur une prédilection pour la prosodie traditionnelle et une soumission aux impératifs qu'elle comporte — sans qu'il se prît par trop au sérieux, la tonalité générale de ces écrits restant plaisante, voir amusée.

Cette attitude se trouvait confirmée dans *Bagatelle*[2], qui faisait suivre une dizaine de « Ballades joyeuses » de toute une série de « Rimes de quatre sous », commentaires en vers rédigés au fil de l'actualité à l'intention du « Journal du Jura ». Les exigences mêmes de ce genre — vivacité du trait, moquerie sans fiel, jeux de mots — permettent de considérer qu'Henri Devain s'exerçait ici à maîtriser son écriture en faisant miroiter les multiples facettes du langage.

Ses gammes achevées, il entre dans un domaine plus personnel. *Hiver gaillard*[3], suite de treize ballades, célèbre, avec tendresse et truculence tour à tour, les côtés joyeux ou enchifrenés de la mauvaise saison. Deux ans plus tard, il enferme en vingt sonnets les diverses *Rumeurs*[4] du monde — amitié, amour du pays natal, rêves d'aventure, peines et joies d'autrui — qui tiennent devis et débat au prétoire de son cœur. Il lui faudra un plus long délai — par pudeur ou par souci de laisser mieux encore mûrir sa voix ? — avant de nous révéler, en nous conviant *Au jardin de ma tendresse*[5], le secret de ses amours terrestres.

Durant une vingtaine d'années, les soins d'Henri Devain vont à d'autres préoccupations, dont la poésie n'est pas absente, mais où elle touche à des registres différents. Il y a d'abord la mise au point d'anthologies : *Poètes de Suisse romande*[6] et *Sous le toit du poète*[7]. Et puis, en complément de textes isolés, déjà nombreux, destinés à être mis en musique par des compositeurs romands, il fournit à Albert Béguelin le livret d'une mémorable *Cantate jurassienne*[8] et il produit, paroles et mélodies, dix chants de Noël pour chœurs à plusieurs voix avec accompagnement de piano, qu'il édite sous le titre *L'heure adorable*[9]. Enfin, dans le cadre de la Question jurassienne, où il a dès le départ choisi son camp, il

entre en politique — expérience qui le mènera siéger quelque temps au Grand Conseil bernois et dont, venu l'âge de se souvenir, il a rapporté en détail les péripéties dans *Les années mémorables*[10].

Au moment où il revient à une activité poétique plus personnelle, c'est encore cet engagement dans la lutte pour la souveraineté jurassienne qui, parce qu'a sonné *L'heure du Jura*[11], fournit matière à une cinquantaine de « poèmes en forme d'invite inspirés par le prébiscite ». Puis il retourne à ses thèmes, à ses goûts de toujours : l'amitié[12], le jeu contrasté de l'humaine comédie mis en rondeaux dans *La grelotière*[13] et en sonnets — enchaînés l'un à l'autre — dans *L'aimable poursuite*[14].

(A noter que, pour marquer l'étape de ses 70 ans, un *Hommage à Henri Devain, poète jurassien* a paru, au début de cette année, à l'initiative du Neuchâtelois Maurice Nicoulin[15]. En fait, mis à part un texte succinct de présentation, on trouve surtout, dans cette plaquette d'une cinquantaine de pages, un choix de poèmes d'Henri Devain destinés à animer et enrichir les leçons de récitation inscrites au programme de nos classes.)

Thèmes et formes

Il existe une race de poètes pour qui la poésie est invention perpétuelle. Derrière l'apparence des choses, ils cherchent à déchiffrer un message secret. Au creuset d'une parole brûlante, ils refondent les données du monde, créant des moules nouveaux pour les coulées de lave ardente de l'imaginaire. Il n'est pas jusqu'aux pouvoirs du langage lui-même qu'ils ne remettent en question dans ce qu'ils ont à la fois de conventionnel et d'ambigu. Au risque de devenir indéchiffrables pour beaucoup, les chants de ces astronomes du rêve se muent en champs d'étoiles insolites, coruscations de météorites étincelantes, trajectoires de déroutantes comètes.

Henri Devain ne se range pas dans cette cohorte. Pour lui, l'écriture poétique, même quand elle recourt à de rares ressources du vocabulaire ou à la virtuosité du langage, reste un moyen de communication immédiate, sans détours. Ses vers se veulent porteurs d'un témoignage direct, évident, et non pas approche d'une intuition abstruse, masquée d'écharpes iridescentes. Ce qu'il chante, c'est le visage quotidien de la vie, les élans et les retombées de l'enthousiasme, l'alternance des larmes et du rire, les joies de l'amour et de l'amitié, les dons à la fois éclatants et menacés des saisons.

Il se connaît bien, lui et ses limites. A plusieurs reprises, dans ses recueils, il se défend d'être un poète aux prétentions démesurées, pro-

phète d'apocalypses mentales — d'être autre chose qu'un poète modeste, enfant qui croit en son rêve et qui, s'y adonnant, devient

> ... la rumeur des vents,
> des cœurs, des forêts et des grèves.

Mais il n'est pas, pour autant, dénué d'ambitions. Celle, d'abord, de donner à ce qu'il dit un ton juste et franc, sans afféteries mais aussi sans banalité. Celle, surtout, de dire, à l'inverse de tant de chantres de la morosité, les sourires de l'existence, ses heures simples ou exubérantes, le cours tranquille des jours, sans références métaphysiques au temps et à la mort.

Poésie, donc, de l'ordre du cœur, de l'harmonie des sentiments, de l'accord entre l'homme et ses destinées. En conséquence de quoi il paraît logique qu'elle s'épanouisse, en quelque sorte obligatoirement, dans des formes traditionnelles et selon l'ancien jeu des rimes. Ballades, sonnets, rondels et rondeaux, avec leurs règles strictes, seraient pour d'autres un redoutable corset, une gêne paralysante ; Henri Devain, par le primesaut de son inspiration, la vigueur de l'expression, les ressources du rythme, d'imprévus rapprochements d'images, en renouvelle les charmes et l'attrait.

Il suffit, pour s'en convaincre une nouvelle fois, de lui laisser maintenant la parole, au gré d'un choix de sonnets inédits.

[1] Aux Editions du Chandelier, Bienne, 1944. Avec une préface de Charles d'Eternod.
[2] Editions du Courrier, Tavannes, 1945.
[3] Editions Chante-Jura, La Ferrière, 1949. Illustrations de Serge Voisard.
[4] Ibidem, 1951. Prix de la Société jurassienne d'Emulation 1953.
[5] Ibidem, 1956. Préface de J.-R. Fiechter.
[6] Editions de la Revue moderne, Paris, 1955.
[7] 300 poèmes pour la jeunesse, choisis en collaboration avec Maurice Nicoulin. Editions Delta, Vevey, 1967.
[8] Editions Chante-Jura, 1959.
[9] Ibidem, 1962.
[10] Souvenirs d'un Jurassien, que suivent 35 poèmes de Noël. Editions Transjuranes, Porrentruy, 1980.
[11] Editions Chante-Jura, Reconvilier, 1974.
[12] Voir *Le poème du souvenir*, cahier hors commerce réservé à la famille et aux amis de l'auteur. Editions Chante-Jura, Reconvilier, 1975.
[13] Editions Chante-Jura, Porrentruy, 1977.
[14] Ibidem, 1979.
[15] Editions Belle Rivière, Neuchâtel, 1982.

A mes lecteurs
pour les convier en ma guinguette

Digne lecteur que l'ennui guette
Quand tu lis des vers de ce temps,
Ne crains rien. Là où je t'attends,
De bons esprits sont en goguette.

Viens prendre place en ma guinguette,
Où le fils de Roger Bontemps
Voisine avec Edmond Rostand.
L'un y boit et l'autre y muguette.

Car le beau sexe est invité
Et l'on y vide, à sa santé,
Des pots, des pichets et des coupes.

Nous serons entre gens de bien,
Digne lecteur, et si tu viens,
Tu seras l'honneur de la troupe !

Tu fais joyeux accueil aux sonnets que je rime ;
Tu dis qu'ils sont charmants, et qu'il faut aller loin
Pour trouver leurs pareils, qu'on ne s'en lasse point,
Et qu'un je ne sais quoi de piquant les anime.

Que te voilà, mon cher, follement magnanime !
Mais non ! J'en prends Ronsard et le Ciel à témoins,
Mon art est imparfait, et j'aurais grand besoin
Que Phébus-Apollon fût un jour mon intime !

Hélas ! l'Olympe est vide et tous ses dieux sont morts ;
Il faut chercher ailleurs quelque sage mentor
Qui fasse de mes vers des vers de grand poète,

Ou trouver dans les cœurs des lointains troubadours
Ces amours qui faisaient qu'on croyait à l'Amour
Et ces chants qui faisaient d'un poème une fête.

Poètes de jadis, poètes de naguère,
Vous êtes des amis que j'aime à retrouver.
Vos vers, depuis longtemps, dans mon cœur sont gravés,
Et j'entrouvre souvent ce vivant reliquaire.

J'y retrouve, doublé d'un bonheur d'antiquaire,
Ce plaisir de rimer dont vous avez rêvé,
Et que je rêve, moi, de pouvoir conserver
Malgré les jours de doute et les heures précaires.

J'aime vos vers, Scarron, Voiture et Saint-Amant.
Vous avez su sourire et chanter galamment
Ce qui fait à mes yeux le charme de la terre ;

Mais je préfère à tous le poète ingénu,
Ce Jean qui s'en alla comme il était venu,
Tenant tous les trésors chose peu nécessaire.

A Théophile (1590 - 1626)
et à tous les poètes que j'aime

Où est passé le temps où, penchés sur tes odes,
Nous refaisions le monde en découvrant tes vers ?
Adieu les clairs printemps, adieu les longs hivers !
Au siècle où nous vivons, tu n'es plus à la mode.

Aujourd'hui le forfait, l'atrocité, l'exode
Ont fait que les humains ont la tête à l'envers.
On lance un explosif, on braque un révolver,
Et l'homme, pauvre fou, hélas ! s'en accommode.

Reniant son passé, reniant son histoire,
Oublieux des talents qui ont forgé sa gloire,
Il n'est plus qu'un mortel qui vit pour s'enrichir,

Et l'on verra demain, en dépit des augures,
L'homme, triste animal à la triste figure,
N'être plus qu'un robot qu'un robot fait agir.

Composer des sonnets, mon cher, à notre époque,
C'est d'un inconscient ou d'un cerveau fêlé !
Est-ce pour te distraire ou pour te consoler
Que tu écris ainsi de façon si baroque ?

Tu fais rimer un phoque avec un ventriloque,
Un cheval pommelé avec un narghilé.
Je te le dis tout net, cela me fait hurler,
Me choque, me suffoque et même m'interloque !

Sans compter qu'il te faut deux quatrains, deux tercets,
Pour que tu sois heureux plus que Monsieur Musset,
Plus que Monsieur Ronsard, plus que Monsieur Verlaine !

Mais tous ces Messieurs-là, personne ne les lit ;
Et leurs plus beaux sonnets sont tombés dans l'oubli,
Tristes vases brisés où meurent des verveines !

Proverbes

Comme on fait son lit, on se couche ;
A beau mentir qui vient de loin ;
A qui fait l'âne, offre du foin
Et qui est morveux, qu'il se mouche.

A tous ses traits, Amour fait mouche,
Et qui peut le plus peut le moins.
Rien ne sert de partir à point,
Ne mets deux pieds dans ta babouche.

A cœur vaillant, tout réussit,
Petits enfants, petits soucis,
Orage en mars, neige en septembre.

Mieux vaut sourire que pleurer,
Grand chagrin ne saurait durer,
On fête Noël en décembre !

A cette heure où tant d'imbéciles
Alignent du noir sur du blanc,
J'avais cru qu'il était facile
D'être un poète de talent.

Et j'avais pondu pour Cécile
Des vers tendrement insolents,
A la rime riche et docile,
Des vers au joli tour galant.

J'en attendais monts et merveilles
Et rêvais d'amours sans pareilles,
D'étreintes, de bonheur sans prix.

La femme, hélas ! toujours dispose !
Cécile n'aimait que la prose
Et se moquait des jeux d'esprit !

C'est l'hiver. Calfeutrons la porte,
Méfions-nous des vents coulis.
Mets la bouillotte dans le lit.
Le plaisir, déjà, me transporte.

Ecoute mon cœur qui t'exhorte
A nous aimer. Tu le remplis.
Viens. L'amour n'est pas un délit,
Et j'en connais qu'il réconforte !

Tu souris ? Alors, qu'attends-tu ?
Que vient faire ici ta vertu ?
Ah ! c'est bien le moment de feindre !

Si tu crains le fruit défendu
Comme je crains le temps perdu,
Nous serons tous les deux à plaindre !

Les Bermudes, oui. Leur « triangle »
M'attire et me tente beaucoup.
(On va me crier casse-cou
D'utiliser la rime en « angle » !)

Viens, Pégase, que je te sangle ;
Allons courir le guilledou,
A la barbe des gabelous,
Au pays où fleurit la mangle.

Loin des neiges de l'Helvétie,
Sans plus craindre l'esquinancie,
La bronchite ou le coryza,

Je ferai des vers de vacances,
Pleins de rêve et pleins d'éloquence,
A l'ombre des grands mimosas.

Tel fait le fanfaron qui tremble en son ménage ;
Tel se croit un génie et n'est qu'un pauvre sot ;
Tel, singeant Adonis, n'a que peau sur les os
Et tel qui n'est que serf parle de haut lignage.

Tel qui marche en tremblant se croit au fort de l'âge,
Tel qui veut enlacer n'est que triste manchot,
Tel qui rêve château ne trouve que cachot,
Tel compose un quatrain qui croit faire un ouvrage.

L'homme né du néant se complaît dans l'orgueil,
Et de son premier lange à son dernier linceul,
Un vent de vanité doucement le chatouille.

Notre bon fabuliste, en sa fable du bœuf,
Avait fort bien compris que l'homme, roi du bluff,
N'était, tout compte fait, qu'une simple grenouille !

Ce soir, je suis mélancolique,
Je vous le dis en vérité.
J'ai soif d'un peu plus de bonté
Dans ce monde diabolique.

Je sais. On a la république,
On connaît la prospérité
Et l'on chante la liberté
Sur des mots vaguement bibliques,

Mais il y a, bien loin d'ici,
Des gens qui ont faim, froid aussi,
Et qu'on nourrit de phrases creuses,

Qu'on réchauffe avec des leçons
Et qui s'endorment aux chansons
Des canons et des mitrailleuses...

A mon ami Ch. Beuchat
pour son 80e anniversaire

Savourer, au tournant de l'âge,
Les petits bonheurs de jadis,
C'est retrouver le paradis
Dans les chansons de son village.

Oh ! souvenir des jours volages,
Lumière des lointains jeudis,
Douceur des rêves interdits,
Comme, avec vous, mon cœur voyage !

Qui donc a dit que le temps fuit ?
Qu'un an passe et qu'un an le suit ?
Qu'il faut songer à la retraite ?

Mais non. Souris au bel été,
En attendant l'éternité
Que le Ciel promet au poète.

Pauvre de nous ! Si c'est ainsi,
Pourquoi naître ? Et à quoi bon vivre ?
D'un mauvais sort, on se délivre,
Quand le cœur n'est pas endurci.

Pas de panique. Il faut poursuivre
La route des humains soucis.
L'amour divin les adoucit.
Garde ta foi dans le vieux Livre.

Sais-tu ce que sera demain ?
Peut-être, au détour du chemin,
Découvriras-tu la tendresse ?

Ou peut-être, au fond du jardin,
Verras-tu refleurir soudain
La fleur de l'antique sagesse ?

Le bonheur, serait-ce une rose
Que l'on cueille en fermant les yeux,
Sans savoir à quoi l'on s'expose ?
Les épines, c'est ennuyeux !

Serait-ce plutôt quelque chose
Qu'on découvre quand on est vieux,
Que l'on chante en vers ou en prose
Et dont on parle de son mieux ?

Ou n'est-ce pas un cœur qu'on aime ?
La réussite d'un poème
Ou la passion d'un amour ?

Ou encore — voyez, j'hésite —
La miraculeuse poursuite
D'un secret qui meurt chaque jour ?

Pourquoi te plaindre, ami, de la fuite des jours
Et pleurer les plaisirs d'une ardente jeunesse ?
Pourquoi tant regretter ta première maîtresse ?
Sais-tu pas que le Ciel nous a faits pour l'amour ?

Un homme peut vieillir, son cœur n'est jamais sourd
A l'appel d'un regard ou d'un mot de tendresse ;
Une page se tourne, une autre l'intéresse,
Qu'il attend, qui est là, qu'il va lire à son tour.

C'est ainsi que les jours et les saisons s'effeuillent
Et que, très simplement, le sage les accueille
Dans l'aimable douceur de la sérénité.

Le passé n'est qu'un vol de souvenirs qui meurent,
Mais le temps de l'amour, fidèlement, demeure :
L'automne a des trésors qui manquaient à l'été.